

L'Armée secrète

« J'avais quelques contacts avec les Auberges de Jeunesse de Pau, qui ne s'appelaient plus comme ça pendant la guerre. Il n'y avait pas beaucoup de maquis dans la région, mais j'ai quand même pu contacter quelques personnes, qui m'ont dit qu'il fallait attendre avant d'entreprendre une quelconque action groupée. L'information devait venir de Londres. On m'a contacté le 5 juin 1944 pour me dire que le lendemain, je devais rejoindre un maquis qui se trouvait près de Pau.

C'était un groupe appartenant à l'AS, l'Armée secrète, qui existait depuis fin 1942. Quand je suis arrivé au maquis, il y avait là un prisonnier, un passeur qu'on avait dénoncé comme ayant vendu sa clientèle aux Allemands et qui était enfermé dans une pièce à part. Les responsables du maquis ne savaient pas s'il fallait le fusiller ou le remettre en liberté. [...] Notre groupe était une filière organisée pour permettre aux soldats américains basés en Angleterre de rejoindre les troupes alliées en Afrique du Nord via le sud de la France et l'Espagne. C'est ainsi qu'un jour, deux aviateurs américains, originaires de Chicago, ont passé quelques jours avec nous avant de franchir les Pyrénées. [...] Notre groupe a saboté plusieurs locomotives ainsi qu'une usine. Avec quelques camarades, je gardais le matériel. D'autres étaient chargés de chercher de la nourriture que certains paysans et vignerons des coteaux de Jurançon voulaient bien nous donner. [...]

Je suis resté dans ce maquis quelques semaines, puis nous avons été affectés à un autre maquis car nous étions trop nombreux. Nous avons été conduits dans l'autre maquis en Citroën Traction Avant, plusieurs d'entre nous placés sur les marchepieds, équipés de mitraillettes. Il y avait une trentaine de personnes dans le nouveau maquis : des Polonais, des réfugiés alsaciens, des gens originaires de la région. Il y avait même un capitaine des GMR (les groupes mobiles de réserve, au service du gouvernement de Vichy). Dans le groupe, je faisais de nouveau partie des plus jeunes, et donc désigné d'office comme éclaireur pour repérer les Allemands qui pouvaient s'approcher de la zone du maquis. Dès le premier jour, on m'a donné un fusil mitrailleur, de marque Thompson je crois, et on m'a dit : « *Si les Allemands arrivent, tu tires en l'air, comme ça on est prévenu* ». Avec trois autres jeunes de mon âge, nous nous sommes cachés dans les buissons près de la route qui monte vers Oloron-Sainte-Marie. Pour atteindre notre maquis, il fallait prendre un chemin qui partait de cette route principale. Nous sommes restés là toute la journée, à attendre. Et soudain nous avons vu les Allemands arriver, avec leurs gros camions remplis de soldats lourdement armés. Nous ne faisons vraiment pas le poids à côté. Nous devons tirer s'ils empruntaient la route qui menait à notre maquis. Heureusement ils sont restés sur la route principale, donc nous n'avons rien fait. [...]

Au sein du maquis nous sommes restés à un endroit fixe puis, sans doute parce que nous avons été repérés, nous avons dû nous déplacer sans arrêt. Nous avons parcouru des kilomètres et des kilomètres à pied dans les collines de Jurançon, tous les jours, et parfois même la nuit. C'était épuisant. Et encore, j'avais des chaussures appropriées, certains n'avaient que des chaussures de ville ! Je ne sais pas comment ils ont fait. Nous entendions les petits avions espion des Allemands voler au-dessus de nos têtes. Avec le recul, je me dis que les Allemands s'intéressaient sans doute plus aux maquisards espagnols, qui étaient bien mieux armés que nous. »

Les FTP

« Quelques semaines plus tard, notre groupe s'est dispersé et chacun est rentré chez soi. J'ai alors contacté un autre groupe de résistants, celui des Francs-tireurs et partisans, les FTP, créés par les communistes en 1941. Le maquis des FTP s'appelait « Guy Môquet ». Nous nous sommes préparés à

la libération de Pau. Comme nous étions peu nombreux, nous avons contacté un autre groupe de résistants, qui étaient censés préparer la libération de la ville également. On nous a répondu que les chefs de groupe étaient partis en week-end. Ce qui bien sûr était faux, c'était une manière de ne pas nous associer à la libération, de ne pas partager les honneurs qui y étaient associés, et de conserver seuls le contrôle de la ville. On nous a dit que les chefs en question étaient en contact avec les Allemands et qu'ils auraient négocié leur départ. Bref, on s'était fait avoir. »

La Libération

« Il paraît que des combats ont eu lieu pour la libération de Pau, mais moi je n'en ai vu aucun. Il est bien possible que les Allemands soient partis d'eux-mêmes, mais ce n'est qu'une supposition. En tout cas quand nous sommes entrés dans Pau, la ville était déjà libre. Les gendarmes de Pau se tenaient au garde-à-vous devant nous pendant le défilé. Le jour de la libération, j'ai rencontré des maquisards espagnols qui m'ont proposé de me joindre à eux pour aller combattre Franco en Espagne. Je n'y suis pas allé, et je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. J'espère qu'ils ont survécu. Suite à la libération, des drapeaux bleu-blanc-rouge ont fait leur apparition aux fenêtres. Ça faisait plaisir à voir ! [...]

En 1944, les principaux mouvements de résistance, comme l'Armée secrète ou les FTP, ont été regroupés au sein des Forces Françaises de l'Intérieur, les FFI. Puis celles-ci ont été intégrées à l'armée régulière. [...] J'ai été affecté au 18^{ème} régiment d'infanterie. Un groupe d'anciens FTP de Tarbes s'est joint à nous. Ils étaient très nombreux, au moins une centaine. Tous très jeunes, entre 16 et 20 ans. Nous nous sommes installés dans une grande propriété privée que les Allemands occupaient auparavant, et nous nous sommes entraînés aux combats. Les Allemands étaient partis, mais ils pouvaient bien revenir, et nous pouvions également être envoyés ailleurs dans le sud, là où des combats avaient encore lieu. On ne savait presque rien, la diffusion de l'information était très limitée : les lignes téléphoniques et les signaux radio ne fonctionnaient quasiment pas. [...] Je suis resté dans l'armée jusqu'en octobre 1944. À cette époque, je revenais tout juste d'une permission à Paris, où j'avais revu des amis et certains membres de ma famille (le peu qu'il en restait), que je désirais rejoindre. J'ai donc demandé ma mutation en région parisienne, mais elle a été refusée. J'ai alors décidé de démissionner de l'armée et d'attendre l'appel de ma classe, celle de 1942. Certains de ceux que j'avais entraînés, qui étaient restés dans l'armée, ont été envoyés en Italie. D'autre à la frontière espagnole, pour arrêter d'éventuels déserteurs de l'armée allemande qui auraient voulu se réfugier en Espagne. »